

## SOMMAIRE

- p. 3 Un cadeau à nos lecteurs
- p. 5 Les Interviews du Bulletin (suite)
- p. 7 Histoire de Mulhouse (suite) - Le Début de l'Alliance avec les Cantons Suisses
- p. 10 Un KOECHLIN peintre : Daniel (366) 1845 - 1914
- p. 12 Une vie exemplaire au milieu des épreuves
- p. 14 PATTON, élève d'un KOECHLIN
- p. 15 Où l'on demande des assiettes de faïence !  
Bulletin de Commande
- p. 16 Nouvelles familiales

## UN CADEAU A NOS LECTEURS

Nous avons le grand plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle : notre Bulletin a reçu un magnifique cadeau pour Noël 1983.

Ce n'est pas un prix littéraire... les médias en auraient parlé avant moi, et puis... c'est en octobre qu'ils sont décernés. Ce n'est pas non plus un témoignage de satisfaction du Gotha des grandes familles : notre famille est, certes, une grande famille (par le nombre), mais son origine mulhousienne lui confère une trop ancienne odeur de démocratie, peu prisée des Gothas.

Il s'agit d'une très forte somme qu'un de nos cousins a mise à ma disposition, en laissant toute latitude à notre Comité de rédaction pour en déterminer l'utilisation.

Nous aurions pu songer à apporter à la présentation de notre Bulletin des améliorations spectaculaires : en dorer les tranches - l'illustrer de Bandes dessinées en couleurs (à l'intention de vos jeunes enfants) - faire appel à d'éminents collaborateurs choisis dans les plus hautes sphères littéraires (l'Académie française par exemple)

Après mûre réflexion, nous avons préféré faire à notre tour un beau cadeau à nos lecteurs. Il comportera :

- 1) Un tirage spécial des "Portraits Mulhousiens" concernant notre famille.

Je rappelle pour tous ceux qui l'ignorent que ces "Portraits Mulhousiens", publiés en 1906 par Camille Schlumberger se composent de 148 planches rassemblant des portraits de 650 anciens mulhousiens (ou mulhousiennes) classés par famille (pour notre famille 22 planches). S'y ajoutent 12 planches d'arbres généalogiques sur lesquels sont reproduits, en réduction, une partie des portraits ; en ce qui concerne les Koechlin, l'arbre en "espalier" est si large qu'il s'étale sur l'équivalent de 4 planches.

Tirés à 460 exemplaires, les "Portraits Mulhousiens" sont devenus presque introuvables, parce que leurs détenteurs tiennent à les conserver. Une petite minorité de nos lecteurs les possède (en général par héritage) ; certains autres les connaissent ; enfin beaucoup ne les ont jamais vus.

Les responsables d'un Bulletin qui cherche à resserrer les liens très distendus d'une famille éparpillée, ne sont-ils pas dans leur rôle en proposant à leurs lecteurs une iconographie des générations encore mulhousiennes de leur famille.

Ils espèrent que le cadeau sera apprécié et que la gratitude ira surtout au cousin qui l'aura permis.

2) Un grand arbre généalogique, décomposé en une vingtaine de feuilles, qui part des plus anciennes générations contenues dans la Généalogie de 1914 (celles qui vivaient encore aux environs de Zurich) et se poursuit jusqu'à la XVII<sup>e</sup> génération.

L'arbre des "Portraits" s'arrêtait, en effet, à la Xe génération (celle des nombreux fils et filles de Jean (47), Jean-Jacques (49), Hartmann (50), etc.) et beaucoup de cousins, qui ne possèdent pas les Généalogies de Georges Koechlin (1914) et d'Henry Koechlin (1914-75) n'auraient pas été en mesure d'y trouver leur filiation.

Un arbre complet comblera cette lacune, et c'est notre cousin Marc (2009) - déjà auteur de l'arbre publié dans le Bulletin N° 1 (trop réduit pour être vraiment utilisable) - qui a bien voulu se charger de sa réalisation.

Les "Filles de Koechlin" y figurent, avec leurs époux, mais sans que leur descendance soit poursuivie (comme sur l'autre arbre, et dans le supplément à la récente Généalogie) ; en outre, pour éviter une largeur démesurée, n'ont pas été représentés les enfants morts jeunes.

Le tirage de cet ensemble - avec une couverture appropriée et une page liminaire de commentaires - a été exécuté en offset à 180 exemplaires, et il sera sans doute disponible au début de l'été.

Nous n'enverrons pas systématiquement le "cadeau" à tous les destinataires habituels du Bulletin : une proportion non négligeable d'entre eux n'ont jamais donné signe de vie et il semble bien inutile d'alimenter leur corbeille à papiers... Par contre, tous les autres, c'est-à-dire tous ceux qui désirent posséder les "Portraits Mulhousiens" et l'arbre généalogique de notre famille, voudront bien remplir le Bulletin de Commande figurant à la dernière page de ce Bulletin et le retourner dans les moindres délais ; l'envoi leur sera fait contre simple remboursement des frais d'envoi.

L'opération "Portraits Mulhousiens" n'épuisant pas la source dont nous disposons, un autre projet - parmi d'autres - pourrait être envisagé : faire exécuter un tirage supplémentaire de la Généalogie 1914-75 d'Henry Koechlin, épuisée depuis plusieurs années et que certains d'entre vous ne possèdent pas, notamment les jeunes.

Nous nous sommes assurés auprès de l'entreprise de reprographie chargée des "Portraits Mulhousiens" que ce tirage était réalisable et à des prix non prohibitifs si la quantité est suffisante.

A cet effet, le Bulletin de Commande de la dernière page vous demande de dire si cette Généalogie vous intéresse. Le nombre de réponses positives nous permettra de juger si le tirage se justifie et, le cas échéant, de passer à sa réalisation.

Merci de votre réponse.

Le Comité de rédaction

## LES INTERVIEWS DU BULLETIN (suite)

Notre cousin Henry - François KOECHLIN (2043) ayant bien voulu se joindre à notre Comité de rédaction, nous l'avons taxé - à titre de "droit d'entrée" - d'un article.

Plutôt que de traiter d'un sujet de sa spécialité - le droit des affaires et de l'entreprise (voir ci-dessous), il a préféré l'humour.

"Si, nous a-t-il dit, je donnais des cours au Collège de France ou si je courais le monde à donner des consultations, cela se saurait. Rien n'empêche de fabriquer des interviews imaginaires".

Dorothee KOECHLIN DE BIZEMONT l'a donc soumis à un feu roulant de questions, et voici ce que ça a donné...

Dorothee : Vous donnez des cours au Collège de France ?

Henry - François KOECHLIN : Appelez-moi "Maître", tout simplement.

On devait en effet créer pour moi au Collège de France la chaire d'Epistémologie Diachronique de la Sémantique structurale. Il y a eu des tensions d'ordre politique ; la Présidence s'est dérobée, et cela ne s'est pas fait...

D. : Votre...

HFk. : Appelez-moi "Maître" en toute simplicité. Cela ne s'est pas fait, disais-je, et c'est aussi bien ainsi. Il est des moments dans l'existence où il faut suspendre l'action, et, pour nous autres, intellectuels pluridisciplinaires, le Verbe est Action. Plus singulièrement, en ce qui me concerne, il importe que je me préoccupe de la publication de mes œuvres complètes, vaste travail commencé (moins curieusement qu'il n'y paraît) par le Tome XIX. Il m'a donné du souci : je voulais une couverture de volume en peau de phoque, de bébé phoque. Brigitte Bardot l'a su : j'ai dû faire marche arrière et me contenter de skaï (marque déposée). Il faut vous dire qu'elle menaçait de se retirer de l'Association des signataires de manifestes, au moment où les intellectuels de gauche me reprochaient la mise en service d'un ordinateur pour gérer l'Association : le nombre des signataires augmente en effet de façon exponentielle, et on allait à la catastrophe.

D. : Mon cher cousin...

HFk. : Appelez-moi "Maître", en toute humilité... C'est le seul titre que je revendique - avec la cravate (de la Légion d'Honneur), que j'attends toujours, alors que, oui, enfin bref... Oui, "Maître", car j'ai des disciples dont certains sont dignes de secouer la poussière de mes carpettes, et de soumettre leurs travaux à ma brillante signature. Mais vous ne m'interrogez pas sur la Chine ?

D. : J'allais, Maître, le faire (ou mettre le fer)...

HFk. : Ah, la Chine... Fabuleux... Un milliard d'habitants. Mon séjour là-bas n'est pas passé inaperçu. A Beijing, j'ai été reçu à l'Assemblée du Peuple, place Tien An Men, dans un tonnerre d'applaudissements. Je venais de Luo-Yang, ancienne capitale des Zhou, la ville des 100 pivoines et des 100000 Bouddhas ; précisément, je portais une pivoine à la main, célébrant l'union de la Chine Centrale et de la Chine du Nord, rendant hommage à celle-ci sans oublier les 22 dynasties qui en 4000 ans ont fait la Chine, et reprenant la démarche d'un Président pénétrant au Panthéon une rose à la main...

Oui, j'étais chargé de transmettre la leçon de socialisme à la française à la Chine d'après Mao. Mon homélie - car j'ai pris la parole - avait pour thème : "Mao a dit : "devancez l'adversaire et occupez le terrain ; mais n'oubliez pas que les petites difficultés viennent à bout des grands principes". Je peux le dire, j'ai été - et la France avec moi ! - apprécié...

Puis j'ai traversé la Cité interdite, et, au sortir de celle-ci, je suis monté sur la Montagne de charbon (voyez mon étude : "Pédologie de la Montagne de charbon de Beijing/Pékin"), mettant mes pas dans ceux de Marco Polo. La légende veut que ce soit au sommet de cette colline que Marco Polo fit le serment de rapporter à Venise la recette des raviolis (qui, comme le sismographe, sont une invention chinoise). Il faut peu de choses pour que l'Orient et l'Occident se donnent la main et que le monde bascule.

Instant rare. Confucius a dit : "Heureux celui qui ne sait choisir entre la rose et la pivoine"... Ah, n'oubliez pas, ma cousine, que mon premier prénom prend un "Y" et non un "I" ; d'ailleurs, c'est le second qui est usuel. Ai-je bien répondu à vos questions ?"

En plus de son activité professionnelle H-F. KOECHLIN a été successivement professeur à l'Ecole de Chimie de Mulhouse (droit des affaires), à l'Institut d'Economie appliquée aux affaires (Strasbourg

III), Chargé de travaux dirigés (droit du travail) à l'Université de Paris I.

Une liste de ses ouvrages figure dans la Généalogie 1914-1975 ; il y manque cependant le plus récent :

"Le droit de la Formation continue", Paris, 1976/1978.

S'y ajoutent de nombreux articles dans des bulletins ou revues.

## HISTOIRE DE MULHOUSE (suite) - LE DEBUT DE L'ALLIANCE AVEC LES CANTONS SUISSES

Dans le Bulletin n° 2, j'avais suggéré que l'un de nos cousins, se sentant une âme d'historien, nous parle de quelques aspects de l'histoire de Mulhouse et j'avais proposé trois sujets d'articles.

Aucun historien ne s'est révélé et j'ai donc fait, moi-même, 2 de ces 3 articles :

- Mulhouse, ville libre - Ses institutions, ses Corporations (Bull. n° 4) ;
- La réunion de Mulhouse à la France en 1798 (Bull. n° 6).

Le troisième sujet proposé : la politique étrangère de la ville, notamment son alliance avec les Cantons suisses, était en fait beaucoup trop vaste. Comment résumer plus de trois siècles d'intrigues et de conflits, mettant en jeu d'aussi nombreux acteurs : la Ville de Mulhouse - la Maison d'Autriche et ses représentants en Alsace - les Cantons suisses - certains princes allemands ?

Je me suis, cependant, résolu à traiter ici une partie du sujet, c'est-à-dire une tranche d'histoire de Mulhouse s'étendant du milieu du XIV<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avec le début du rapprochement avec les Cantons suisses. Un autre article sera consacré à l'avènement du protestantisme à Mulhouse (1<sup>ère</sup> moitié du XVI<sup>e</sup> siècle).

La matière de cet article - comme celle des précédents - m'a été fournie par "L'Histoire de Mulhouse des origines à nos jours", gros ouvrage publié fin 1977 par les Editions des Dernières nouvelles d'Alsace (ISTRA - Willy Fischer à Strasbourg).

Comme le soulignait le premier article (Bulletin N° 4), le souci constant des Mulhousiens était de préserver leur indépendance (et leurs biens), et ils avaient jugé préférable de dépendre d'un Empereur lointain et occupé à guerroyer, que d'un évêque (en l'occurrence, celui de Strasbourg), plus proche et ne voyant la ville que comme une source de revenus.

C'est ainsi que, comme dans d'autres villes alsaciennes, Mulhouse était devenue "ville impériale" au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais la protection de l'Empereur n'était, elle-même, pas sans danger, par exemple celui de voir la ville donnée en gage par l'Empereur à ses créanciers : pour chercher à écarter ce danger, Mulhouse adhéra en 1342 à une Association réunissant sept villes impériales d'Alsace (Oberrhein - Sélestat - Colmar - Kaysersberg - Munster - Mulhouse - Turckheim), préfiguration de ce qui sera plus tard la Décapole.

Pour renforcer encore sa sécurité, Mulhouse adhéra beaucoup plus tard, en 1345 et pour quelque temps, à la ligue des Villes Souabes, et négocia des Conventions avec sa puissante voisine Bâle.

Mais surtout, elle entreprit au début du XV<sup>e</sup> siècle la reconstruction de ses fortifications, qui dura vingt ans et en fit une des meilleures places fortes de la région, ce qui se vérifia par la suite au moment des deux invasions de l'Alsace par les "Armagnacs" (1439-1444). Ceux-ci, conduits par le futur Louis XI, occupèrent pendant plusieurs années la Haute-Alsace, puis la Lorraine, mais Bâle et Mulhouse réussirent à leur résister.

L'alerte avait été chaude et les Mulhousiens en tirèrent la conclusion qu'il leur fallait trouver d'autres alliés sûrs, en la personne de leurs voisins suisses : un premier contact avec le Canton de Berne et de Soleure, en 1453, avait montré que ces cantons verraient d'un oeil favorable un accord avec Mulhouse, qui constituerait pour eux une base avancée au milieu des possessions de leurs ennemis autrichiens.

Quittons un instant Mulhouse pour observer ce qu'étaient, alors, la Suisse et ses habitants. Que nos cousins suisses m'excusent, mais les KOECHLIN français sont sans doute assez peu informés sur leur histoire ; c'est pour eux que je donne ces indications.

Le Serment du Rutli remonte à 1291 et l'épisode de Guillaume Tell à 1308. C'est en 1309 que l'Empereur Henri VII de Luxembourg, ennemi des Habsbourg, confirma l'indépendance des trois cantons d'Uri, Schwyz et Unterwalden, mais ceux-ci durent encore combattre les Autrichiens et les vaincre en 1315 à Morgarten.

De 1332 à 1353, cinq cantons se joignent aux premiers (Lucerne, Zurich, Glaris, Zug et Berne) pour constituer la Confédération des Huit Cantons ; celle-ci doit encore combattre l'Autriche et deux victoires, en 1386 et 1388, obligent finalement le Duc Léopold IV à reconnaître l'indépendance de la Confédération.

Celle-ci profite, en 1415, des hostilités entre les Habsbourg (Autriche) et l'Empereur Sigismond de Luxembourg pour s'emparer de l'Argovie, qui reste un "pays sujet" (bailliage) ; il en sera de même en 1460 pour la Thurgovie, mais en 1481, Fribourg et Soleure adhéreront, comme cantons. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, ce sera le tour de Bâle et de Schaffouse, puis d'Appenzell, et la Confédération deviendra celle des 13 Cantons.

On était bien loin, alors, de la neutralité helvétique ! Ces montagnards, qui avaient conquis leur liberté les armes à la main, étaient d'excellents guerriers et fournissaient des mercenaires aux pays voisins. Après leur victoire, en 1476 et 1477, sur Charles le Téméraire, les Suisses sont considérés comme les meilleurs fantassins d'Europe et la Suisse devient un grand marché de soldats, la guerre étant (en quelque sorte) sa principale industrie.

C'est ainsi qu'en 1516, après avoir pu apprécier à Marignan les qualités guerrières des Suisses - qui combattaient contre lui - François 1<sup>er</sup> passa un traité avec les cantons suisses pour une location permanente de mercenaires.

Et beaucoup plus tard, au XVII<sup>e</sup> siècle, 80.000 mercenaires suisses furent - paraît-il - engagés dans la Guerre de Succession d'Espagne, et répartis d'ailleurs entre les deux camps.

Faut-il s'étonner dès lors que, dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les Mulhousiens aient songé à une alliance avec des combattants aussi prisés ?

Revenons à Mulhouse et à cette seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, si troublée pour elle et dont il est impossible de relater ici toutes les péripéties.

N'en retenons que les faits saillants, notamment sous l'angle des rapports avec les cantons suisses :

- 1466 : En vue de se protéger des menaces et tracasseries incessantes du Grand Bailli d'Ensisheim, représentant en Alsace du pouvoir autrichien, Mulhouse conclut, après des négociations secrètes, une alliance défensive avec les villes de Berne et de Soleure.

- 1468 : A la demande pressante de Mulhouse menacée, trois armées suisses - provenant de 11 cantons différents - se retrouvent en Alsace ; elles repoussent sans peine les Autrichiens, qui esquivent la bataille et restent ensuite aussi menaçants.

- 1473-74 : Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, à qui le duc Sigismond d'Autriche a engagé la Haute-Alsace et la Brisgau, vient visiter ses nouvelles possessions. Ce n'est que grâce à l'intervention (diplomatique) de ses alliés bernois que Mulhouse est épargnée.

- 1474 : Une véritable union sacrée se constitue contre un adversaire aussi dangereux ; elle aboutit rapidement :

- au rachat par Sigismond d'Autriche, grâce à un prêt de 4 villes rhénanes (Strasbourg, Bâle, Colmar et Sélestat) des territoires engagés aussi imprudemment, cinq ans auparavant, à Charles le Téméraire ;

- à un traité d'alliance défensive - la Basse Ligue - entre les Suisses, les quatre villes précitées et les évêques de Bâle et Strasbourg, sous le patronage de Sigismond.

Bien que largement bénéficiaires de cet accord, les Mulhousiens restent prudemment à l'écart.

- 1476-77 : Mulhouse fournit aux Suisses un petit contingent de mercenaires qui participeront, à leurs côtés, aux batailles contre Charles le Téméraire, se terminant par sa mort.

- 1491 : Les relations de la ville avec les cantons suisses se sont dégradées peu à peu : question de "gros sous", semble-t-il (fortement endettée, Mulhouse n'arrive pas à rembourser...) ; de ce fait, le traité d'alliance n'est pas renouvelé à son expiration.

Ceci amène Mulhouse à se rapprocher de nouveau de la Décapole et de l'électeur palatin, son nouveau chef ; elle ne peut éviter, en 1493, de participer au renouvellement de la Basse Ligue, puis de subventionner (bien à regret !) le nouvel Empereur Maximilien de Habsbourg et de participer (contre son gré) en 1499 à une

campagne contre les Suisses, qui se termine d'ailleurs par une défaite des Autrichiens.

Mais Mulhouse est devenue prospère (les dettes sont remboursées) et l'Empereur Maximilien reprend l'idée de rattacher la ville à ses territoires. Les Mulhousiens se tournent donc à nouveau vers leurs voisins suisses : une longue négociation secrète aboutit en 1505 à une alliance verbale avec les Bâlois, officialisée un an plus tard pour 20 ans, après avoir obtenu assez difficilement l'accord des autres cantons suisses.

Cette alliance se concrétise en 1515 par un pacte d'une durée illimitée avec la Confédération, et des contingents mulhousiens ont déjà participé, aux côtés des Suisses, aux batailles de Pavie (1512), Novare (1513) et Marignan (1515) contre la France.

Ce virage de la politique étrangère de Mulhouse aura été décisif et le pacte d'alliance avec les cantons suisses durera près de trois siècles.

Pierre Koechlin.

## UN KOECHLIN PEINTRE : DANIEL (366) 1845 – 1945

Les Koechlin sont-ils tous des industriels, des ingénieurs ou des scientifiques ? Notre Bulletin a déjà parlé de quelques exceptions notables : le Pasteur Alphonse KOECHLIN (538-1) (B.K. n°5) – le compositeur et musicologue Charles KOECHLIN (371) (B.K. n°7).

Quelques KOECHLIN aussi ont été peintres ou, plus généralement, ont travaillé dans les « arts plastiques », mais ils furent en général peu connus et surtout firent peu de choses pour se faire connaître.

Tel fut le cas de Daniel KOECHLIN, frère aîné (de 22 ans) du compositeur Charles et ce n'est que grâce à des recherches entreprises par sa nièce Hélène (371-2) elle-même peintre, que nous sommes en mesure d'en parler.

Nous disposons, tout d'abord, grâce à Hélène, de la notice publiée dans le « Bénézit » (Edition de 1924) (1) dont voici in extenso le texte :

KOECHLIN (Daniel Jules Camille) dit Daniel-Koechlin

Peintre de paysage, né à Mulhouse en 1845  
Travaillant dans la même ville  
Ec. Fr. XIXe XXe siècles

Il n'est pas surprenant, étant donné le goût dont sa famille fit constamment preuve pour l'art dans ses multiples manifestations, que Daniel Koechlin témoignât très jeune ses aspirations vers la beauté plastique. S'il n'eut tenu qu'à lui, il eut débuté dans la vie comme peintre ; son père un des chefs de la maison Dollfus Micq (Sic), l'orienta vers l'industrie ; il s'essaya dans le dessin des toiles peintes. Ce ne fut qu'après la guerre de 1870, durant laquelle il fit brillamment son devoir, qu'il put suivre la carrière de son choix. Daniel Koechlin devint un des familiers de Henner (2) et les conseils du célèbre artiste eurent une influence considérable sur la conception picturale et sur la technique de l'élève. Daniel Koechlin s'appliqua à traduire le charme exquis du soir, la mélancolie mystérieuse des crépuscules, l'intense poésie des clairs de lune sur les canaux de Venise endormie, l'impression pénétrante des soirs d'automne d'Alsace. Daniel Koechlin se montra dans ses œuvres poète délicat, harmonieux exquis en même temps qu'excellent peintre. Ce fut au pastel, le procédé des imperceptibles nuances, qu'il eut recours pour la réalisation de ses œuvres les plus vibrantes. Aussi modeste que sincère, il vécut à l'écart de toutes les coteries. Absorbé dans le travail et poursuivant dans le silence de son atelier, dans la quiétude de la campagne, la réalisation de son rêve de beauté.

Citons parmi quelques-uns de ses ouvrages : Rotterdam après l'orage ; Soir d'octobre dans la forêt de Fontainebleau (à New York) ; Clair de lune en rade d'Amsterdam ; Soir d'Automne en Alsace (au petit palais à Paris) ; Hollande, rentrée des pêcheurs (collection du Cercle Artistique et Littéraire) ; Nocturne à Venise (Collection Lalance) une des œuvres capitales de l'artiste. Le Musée de Mulhouse conserve également de lui : Plage de Villers-sur-mer, importante composition dans laquelle Daniel Koechlin a donné la mesure de son talent. Il débuta au salon de Paris en 1874 et est membre de la Société des Artistes Français depuis 1901.

E. Bénézit Paris 1913

(1) : NDLR : le « Bénézit » est, en quelque sorte, le who's who des peintres.

(2) : HENNER Jean-Jacques, né à Bernwiller (Haut Rhin), mort à Paris, 1829-1905

Que dire d'autre sur Daniel KOECHLIN, sur l'homme en particulier ?

Grâce à ses lettres à sa famille, on sait combien au cours de ses voyages – par exemple en 1869 en Egypte – il se passionnait pour les œuvres d'art.

Fiancé à Alice Gros en 1873, il écrit à son grand-père qu'elle le fera travailler, lui qui « a un ardent désir de parvenir, mais dans cette carrière des arts, on n'arrive que difficilement ».

De fait, installé avec sa jeune femme à Villerville au printemps 1873, ils se lèvent tous les jours à 6h00 pour aller peindre, voulant profiter de la campagne avant qu'elle ne soit trop verte. Période de travail intense donc, vite interrompue hélas par la mort, en juin 1874, de la jeune femme ; C'est d'ailleurs en 1874, comme le dit Bénézit, qu'il commence à exposer au salon de Paris.

Remarié en 1882 avec Berthe WEISS, de Kingersheim, il y fit de nombreux séjours avant de s'y établir définitivement à la fin de sa vie, mais il séjourna aussi souvent à Villers-sur-mer, où sa mère possédait une villa.



C'est ainsi, nous dit Hélène, que « nous avons de lui plusieurs tableaux des falaises avec de très beaux ciels et au premier plan, ces amas de roches noires célèbres à Villers ; d'autres de la mer à marée basse, par temps calme, avec des voiliers au loin et des pêcheurs »...

« Ce que j'ai beaucoup aimé, de lui, ce sont de nombreuses petites pochades faites, soit au pastel, soit à l'huile. Il s'installait, vers le soir, sur le sable, face à la mer et brossait rapidement ses esquisses : couchers de soleil, qui me font penser à Eugène Boudin, dont on peut voir au musée de Honfleur des œuvres très proches par la dimension et l'esprit. Quoique le Bénézit évoque HENNER pour son influence et ses conseils, je pense que Daniel KOECHLIN n'a pas été sans connaître et admirer Boudin ; ainsi que Jongkind qui serait à l'origine de ses paysages de nuit ; par exemple « Rotterdam après l'orage » ».

## UNE VIE EXEMPLAIRE AU MILIEU DES EPREUVES

Notre cousine Paulette MICHAUD (2103) nous a adressé le témoignage suivant sur la vie de son père René KOEHLIN (314-3).

C'est avec beaucoup de plaisir et aussi de fierté, je dois le dire, que je lis chaque fois dans notre bulletin le récit de la vie et des œuvres des plus célèbres membres de notre famille. Ainsi m'est venue l'idée de collaborer très modestement à ce journal qui s'efforce avec succès de maintenir nos liens de parenté.

J'aimerais vous entretenir de mon père René KOEHLIN (314-3) ; il n'a, certes, pas été célèbre, mais il me semble que le récit de sa vie est exemplaire. D'une part parce qu'il possédait certaines aptitudes assez répandues dans la famille : technicien, artiste, Page 13, mélomane, créateur. D'autre part parce qu'il a fait preuve d'une grande force d'âme malgré les coups du destin.

Né au Vésinet en novembre 1888, il passe quelques années d'enfance à Bâle, puis revient à Paris où il commence des études au lycée Louis le Grand. Et c'est tout de suite la grosse épreuve : à 14 ans, le Mal de Pott, comme on disait alors. Il connaît Berck, Leysin, la vie des Allongés pendant plus de sept ans. Sa mère l'accompagne partout dans des pensions de famille en Suisse. Elle lui choisit des percepteurs et ses études se poursuivent avec un grand sérieux.

Déjà extrêmement habile, il confectionne sur son lit de petites maquettes de voitures, de locomotives. Il participe à des activités théâtrales et musicales avec d'autres pensionnaires. Il faut préciser que sa mère est une pianiste professionnelle et que lui-même apprend le violon.

Plus tard il se perfectionnera dans le dessin industriel, la petite mécanique et l'anglais technique. Son amour pour la mer et les bateaux le conduira à faire des études pour devenir architecte naval.

C'est à Cannes où il travaille au chantier naval qu'il fait connaissance avec ma mère, fille de médecin. Malgré son désir, il n'a pas réussi à se faire engager pendant la guerre de 1914, à cause de sa mauvaise santé. Après un séjour aux chantiers d'Antibes, il doit quitter le bord de mer qui convient mal à son état. C'est encore une grosse déception.

Il s'installera alors à Grenoble où il ne fera qu'un essai de quelques mois dans un bureau d'études. Il doit se résoudre à travailler chez lui, à son rythme, et crée, avec son ami Jacques le Chevallier, artiste bien connu dans le vitrail, les nouveaux luminaires qui ont marqué les années 1930. Il construit également des maquettes de navires de guerre, véritables merveilles de précision, équipées d'un moteur d'horlogerie qui leur donne le mouvement et permet même aux sous-marins de plonger et de remonter à la surface.

Plus tard l'idée lui vient de fabriquer les animaux de la jungle de Kipling en bois découpé et articulé. Mais la vente en est difficile.

Aussi se trouve-t-il amené à travailler pour la firme NEYRPIC qui lui confie de grosses maquettes destinées à ses bassins d'essai. C'est une période assez heureuse, mais qui précède une autre longue épreuve.

En 1951, il contracte un zona ophtalmique. Après plusieurs semaines de douleurs intolérables, il faut se rendre à l'évidence : il ne peut plus supporter la lumière... Il va devoir vivre plus de 20 ans dans une chambre complètement noire, ne sortant qu'avec un bandeau de feutre noir sur les yeux ; toute lueur lui est une souffrance. Et pendant toutes ces années, pas plus que durant toutes les précédentes, jamais je ne l'ai entendu se plaindre. Au contraire, il remontait le moral des rares visiteurs qui venaient causer un peu avec lui.

Avec une énergie extraordinaire, il s'emploie à occuper son esprit et ses mains : il apprend le Braille (à 70 ans), s'exerce à plusieurs instruments de musique, et surtout s'attaque au modelage et même à la sculpture sur bois, en risquant de temps en temps un regard pour s'assurer du résultat ; j'ai encore dans une vitrine tous ses petits personnages et surtout ses animaux, souvent des chevaux, qui font l'admiration de tous.

Que dire de sa locomotive suisse, reproduction fidèle, avec son tender qui chauffe à l'alcool et marche à la vapeur en sifflant et crachant tout comme une véritable ! Il ne reste plus trace depuis longtemps du planeur qu'il avait construit dans un appartement et essayé lui-même en pleins champs ! Mais j'ai gardé quelques-unes des peintures à l'huile qu'il faisait pour se distraire. Il y a aussi un moteur de navire et un superbe voilier, œuvre de longue haleine et qui était chère à son cœur.

A bien y réfléchir, malgré la constante et dure épreuve de la maladie, mon père a eu une vie très riche, dont je ne donne ici que l'essentiel. Il se disait heureux, soutenu par une grande vie extérieure et l'affection fidèle et dévouée de sa femme qui lui était d'un très grand secours. Quant à moi, je suis heureuse aussi de lui avoir donné sa place ici, dans notre grande famille.

## PATTON, élève d'un KOECHLIN

Sait-on que le célèbre Général PATTON fut l'élève d'un officier français, un KOECHLIN par dessus le marché ?

Ce fait est mentionné par la biographie de PATTON : « PATTON, ORDEAL AND TRIUMPH » par Ladislav Parago, New York, 1963, Editions Ivan Obolonski Inc.

Et voici comment :

Lors de la campagne de PATTON en Bretagne, en août 1944, celui-ci avait pressenti que les défenses allemandes étaient plus faibles dans cette région. Il eut alors l'audace de lancer une attaque en prenant les Allemands par le revers. C'était une manœuvre risquée qui fut couronnée de succès. L'auteur de sa biographie insiste sur l'audace du Général Patton, et ajoute :

« Patton fut extrêmement flatté lorsqu'un général français vint, pendant ces journées, le complimenter pour cette manœuvre insolite et hardie. Il s'agissait du Général KOECHLIN-SCHWARTZ, qui fut l'un de ses instructeurs dans le maniement des chars, à Langres, pendant la première Guerre Mondiale. A présent, lors de cette rencontre inattendue en Bretagne, ce dernier lui dit : « Si j'avais enseigné il y a vingt-cinq ans ce que vous faites, on m'aurait envoyé à l'asile de fous ! Mais quand on m'a dit qu'une division armée alliée se dirigeait sur Brest, j'ai su que c'était vous ! »

## OU L'ON RECHERCHE DES ASSIETTES EN FAIENCE !

Le peintre suisse Albert ANKER a été, pendant plus de vingt ans, l'un des principaux collaborateurs artistiques du faïencier alsacien Théodore DECK.

En 1883, à l'occasion d'une exposition des arts décoratifs à Mulhouse, ils ont exposé et vendu un certain nombre d'assiettes de faïence représentant notamment des membres des familles KOECHLIN et DOLLFUS :

Samuel KOECHLIN (n°38) – Son associé Jean Henri DOLLFUS, époux de Judith KOECHLIN (n°39) – Le Doct. Jean-Jacques KOECHLIN (n°49) avec sa pipe bien entendu – Les femmes de Jean et Jean-Jacques, Climène et Catherine DOLLFUS – Enfin deux Jean DOLLFUS.

Le conservateur du Kunstmuseum de Berne, qui complète actuellement sa documentation sur Albert ANKER et prépare une publication, aimerait retrouver ces assiettes, non pour les acheter, mais pour les voir et les photographier.

Si quelque lecteur possède une de ces assiettes, et même s'il a un doute à ce sujet, nous lui demandons d'entrer directement en rapport avec le conservateur, Sandor KUTHY, Kunstmuseum, Hodlerstrasse 12 – CH 3011 BERN.

## BULLETIN DE COMMANDE

A retourner à Pierre KOECHLIN  
1bis, rue des Capucins  
92190 MEUDON

- 1/ Je désire recevoir les « Portraits Mulhousiens » de notre famille et l'arbre généalogique qui les complète
- 2/ (a) Je possède la Généalogie 1914-1975  
(b) Je serais intéressé par un exemplaire de cette Généalogie, s'il est décidé de procéder à un nouveau tirage
- 3/ Parmi les autres projets pouvant être suggérés, je serais partisan de .....

Nom et Prénom  
N°Généalogie  
ADRESSE

(a) rayer la mention inutile